

BUREAUX: RUE NAIN, 1

ABONNEMENTS:

ROUBAIX-TOURCOING: Trois mois, 12 fr.; Six mois, 23 fr.; Un an, 44 fr. LE NORD DE LA FRANCE: Trois mois, 14 fr.; Six mois, 27 fr.; Un an, 51 fr. — L'abonnement continue, sauf avis contraire. ANNONCES: 20 centimes la ligne. RÉCLAMES: 25 centimes. — On traite à forfait.

JOURNAL DE ROUBAIX

MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL ET COMMERCIAL DU NORD

ON S'ABONNE ET ON REÇOIT LES ANNONCES: A ROUBAIX, aux bureaux du Journal, rue Nain, 1; A Lille, chez M. Béghin, libraire, rue Grande-Chaussée; A Paris, chez M. Havaux, Laflotte-Bullier et Cie, place de la Bourse, 8; A Bruxelles, à l'Office de Publicité, rue de la Madeleine, et chez J.-B. Pardon et Fils, 26, Chaussée d'Alsemberg; A Saint-Gilles, chez...

Heures de départ des trains: Roubaix à Lille, 5 13, 7 18, 8 15, 9 48, 11 46, m., 12 23, 1 56, 3 39, 5 13, 6 18, 7 23, 8 28, 9 38, 11 08 s. Roubaix à Tourcoing-Mouscron, 5 38, 7 18, 8 45; 10 18, 11 38, m., 1 20, 2 45, 5 10, 6 38, 7 18, 8 38, 10 20, 11 38. Lille à Roubaix, 5 16, 6 55, 8 22, 9 55, 11 05, 12 57, 2 22, 4 47, 5 20, 6 55, 8 00, 10 13, 11 45. Tourcoing à Roubaix et Lille, 5 06, 7 10, 8 05, 9 40, 11 13, 12 15, 1 50, 3 31, 5 05, 6 07, 7 20, 8 18, 9 28, 11 00. Mouscron à Lille, 6 52, 9 22, 11 20, 11 57, 3 13, 4 47, 5 49, 7 08, 9 05. DIMANCHES ET FÊTES: Tourcoing à Mouscron, 7 27, 7 36 soir; Mouscron à Tourcoing, 8 00 soir.

BOURSE DE PARIS	
DU 16 NOVEMBRE	
3 0/0	61 40
4 1/2	88 90
Emprunts (5 0/0)	98 05
DU 17 NOVEMBRE	
3 0/0	61 45
4 1/2	88 75
Emprunts (5 0/0)	97 85

ROUBAIX, 17 NOVEMBRE 1874

BULLETIN DU JOUR

Après avoir annoncé le refus de M. Vautrain de se porter comme candidat aux élections municipales de Paris, le Journal des Débats ajoute: « Le parti radical a déjà ses candidats dans tous les quartiers: où sont ceux du parti conservateur? » Il est là où la politique du Journal des Débats et des habités du centre gauche les a conduits. On a désorganisé le parti conservateur en s'alliant au radicalisme; on a dérivé l'opinion publique et jeté la confusion dans tous les esprits; on a affirmé sur tous les tons que la modération était du côté de la gauche et que la violence était l'apanage exclusif de la droite; on a brisé comme à plaisir l'action de la presse conservatrice, et lorsqu'on se trouve désarmé devant les radicaux, on demande avec inquiétude où sont les conservateurs.

Que ne les faites-vous surgir, ces candidats conservateurs, vous qui avez le secret de la république conservatrice? Où sont vos hommes? où sont vos candidats? C'est à nous à vous poser ces questions. Le radicalisme est là, prêt à s'emparer de l'administration de la ville de Paris, et de bien d'autres villes encore. Cela vous effraie et nous sommes tout au si effrayés que vous; mais ce n'est pas la peine de nous promettre la république des modérés pour avouer sitôt que vous ne pouvez nous donner que la république des radicaux. Ce qui est de plus triste, c'est que l'importance du Journal des Débats, en matière d'élections municipales, sera bien plus complète encore lorsque les républicains de la veille se mettront en lutte avec lui dans les véritables élections politiques.

Le socialisme fait des siennes en Russie et en Allemagne. Les classes ouvrières se rapprochent des socialistes et entrent dans la voie funeste où les meneurs révolutionnaires veulent les entraîner. En Allemagne, l'alliance des ouvriers avec les socialistes est le résultat des persécutions qu'a fait subir aux sociétés ouvrières le gouvernement de M. de Bismarck. En Russie, elle est née du désir de possession de la terre. L'Internationale, qui a pour chefs principaux B. Kounine le Russe, et Karl Marx l'Allemand, fait sans trêve des tentatives pour s'emparer de l'esprit des peuples. En Europe elle a jeté les germes de discord qui constituent sa doctrine, en France, en Espagne, en

Angleterre, en Italie, en Suisse, partout. Les pays du Nord, plus cloîtrés par les espaces immenses qui les séparent du reste de l'Europe, étaient restés plus à l'abri des funestes passions répandues par l'Internationale. Mais peu à peu le contact s'est fait, la gangrène a gagné les populations et le socialisme s'est répandu.

Le gouvernement russe avait bien compris le danger du socialisme dans un pays naguère soumis encore à l'asservissement; de là est venue l'émancipation qui a libéré les paysans russes. Autrefois parqués sur la terre domaniale et comptés dans l'avoird du seigneur comme des moutons et des bœufs, les paysans russes sont maintenant affranchis, mais leur condition n'en est pas moins demeurée misérable.

Qu'ont-ils gagné à la liberté? Rien que la possession d'un mot. Le fait est resté le même. Et leur affranchissement, en diminuant la fortune de leur ancien maître, n'a pas augmenté leur bien-être. Ils sont malheureux, et ne peuvent s'élever. Ils sont enfermés dans cette misère sans en pouvoir sortir. Et ils ont des aspirations qu'il ne leur est pas possible de satisfaire. De là un sourd mécontentement.

Ce qui réduit les paysans russes à cet état d'infériorité éternelle, c'est l'agglomération des terres, la possession des grands domaines par les seigneurs. En Russie la terre ne change pas de mains et la propriété est fort restreinte. De là l'état de dépendance perpétuelle dans lequel vivent les paysans.

C'est ce côté fâcheux de leur situation qu'exploite le socialisme avec son infamie adresse. Des complots nombreux sont fomentés par lui et recherchés par la police russe avec une activité extrême. Les nihilistes ont été poursuivis avec la plus grande rigueur. Rien n'a fait, et ces sectaires continuent leurs propagandes odieuses.

La Russie couve sourdement une révolution sociale terrible, et les convulsions premières qui annoncent le cataclysme la secouent brutalement, troublant pour un instant la sécurité de la noblesse.

En Allemagne, quoique moins grave, la situation est la même. La féodalité règne encore en Prusse, et les classes ouvrières sont misérables et désignées. Aucun adoucissement n'est apporté à leur misère, et leurs justes revendications sont alors exploitées par l'Internationale qui les entraîne sous sa bannière, et prépare obscurément des événements désastreux.

M. de Bismarck sent bien le péril, et il redouble de sévérité. Mais il est plein d'une grave illusion: il se figure que le militarisme lui servira à contrebalancer les effets du socialisme, et qu'en occupant l'Allemagne à des conquêtes elle ne pensera pas à revendiquer les droits de l'égalité.

C'est là une erreur profonde. L'Allemagne est plus lasse qu'on ne le croit des guerres sanglantes qui déciment la

population et elle émigre en Amérique avec une persistance qui devrait ouvrir les yeux du chancelier.

Quoi qu'il en soit, le nord de l'Europe est menacé, l'Internationale le bouleverse. La Russie et l'Allemagne sont le théâtre des tentatives du socialisme, et nous qui savons ce qu'il peut oser et accomplir, nous redoutons la lutte qui s'engagera un jour entre ces populations avides de tout ce qui leur est refusé et la classe dominante et aristocratique qui veut retenir ses droits.

Si l'on en croit une dépêche de Londres, aucune manifestation n'a trait en lieu le 13, à Chislehurst. L'ex-imprésario, le prince impérial et leur maison ont assisté, comme de coutume, à la messe de l'Église Sainte-Marie. Le prince des Asturies s'est rendu en visite à Chislehurst.

La Patrie, démentant une nouvelle publiée par un correspondant parisien du Times, dit que dans un message le maréchal de Mac-Mahon demanderait expressément à l'Assemblée qu'elle veuille bien organiser ses pouvoirs sans plus de retard. M. le général de Cissey, vice-président du conseil, serait chargé de porter le message à la connaissance de la chambre.

LETTRE DE PARIS

Correspondance particulière du Journal de Roubaix.

Paris, lundi 16 novembre. Le conseil général de la Seine a clos sa session hier soir, après une séance dans laquelle il n'a pu être pris aucune délibération, à cause du nombre insuffisant de membres présents: il était d'abord 31; il en est venu encore quatre. Les d'attendre les autres, le conseil a dû lever séance. On dit que les conseillers généraux ont voulu par cette abstention empêcher le président Vautrain de prononcer le discours qu'il avait préparé.

Il faut que les conservateurs en prennent leur parti: les élections municipales auront un caractère tout particulièrement politique. C'est leur faute et c'est celle du gouvernement. La République française le démontre ce matin. Si le gouvernement et ses amis ne s'étaient pas avisés de porter atteinte aux libertés communales, de nommer eux-mêmes les maires, les élections n'auraient plus eu qu'une importance purement locale; et les grands chefs de la démocratie ne s'en seraient pas mêlés; ils ne seraient pas obligés aujourd'hui de proscrire tous ceux qui n'ont pas donné des gages au parti républicain. Les conservateurs ont voulu frapper par l'épée, qu'ils perissent par l'épée. C'est toujours le même raisonnement: la réaction provoque et légitime la révolution. Aujourd'hui, pour le journal que je viens de citer, c'est le « monstrueux accouplement de l'orléanisme et du bonapartisme, servi par des légitimistes relaps. » Et si la coalition des réactionnaires n'est pas contentée, elle en verra bien d'autres.

La Patrie dément avec une certaine vivacité la formation du ministère de Broglie avant la réunion de l'Assemblée. Nous voulons bien croire ses informations exactes pour le moment: elles ne le seront plus peut-être demain. Mais peu importe que le nouveau ministère s'installe quinze jours avant ou après la réunion de la Chambre. Ce qui est vrai et ce qui importe, c'est que ce ministère s'organise en ce moment, que

l'on groupe peu à peu les députés qui doivent constituer la future majorité. Demain une réunion des membres du centre droit aura lieu chez M. de Broglie, et M. de Kerdrel doit présider une réunion de la droite.

Comme un remaniement ministériel est inévitable, il n'est pas étonnant que le projet de loi sur la presse ne soit pas encore prêt; il pourrait bien ne pas l'être de longtemps.

Le maréchal de Mac-Mahon ira s'installer à Versailles le 29 novembre; la chose, parait-il, a été décidée dans un des derniers conseils des ministres. Mais le maréchal n'en donnera pas moins quelques fêtes au palais de l'Élysée, et même, dit-on, au palais de l'ancienne présidence du Corps Législatif dont les salons sont plus vastes.

Le Courrier d'Etat, éprouvant le besoin de se faire citer par les journaux, annonce que le dossier de l'affaire des complots bonapartistes est entre les mains du garde des sceaux, mais à se bornent ses informations. Il n'est pas probable que l'affaire aboutisse à des poursuites judiciaires.

Hier a eu lieu l'enterrement de Mme P. Maurice, femme du rédacteur du Rappel. Le corps a été conduit directement au cimetière. M. Victor Hugo a prononcé un discours devant la tombe; en voici la fin:

« Le tombeau n'est ni ténébreux ni vide. C'est là qu'est la grande lueur, qu'il soit permis à l'homme qui parle en ce moment de se tourner vers cette clarté. Celui qui n'existe plus pour ainsi dire ici-bas, celui dont toutes les ambitions sont dans la mort a le droit de saluer au fond de l'infini, dans le sinistre et sublime éblouissement du sépulchre, l'astre immense, Dieu. »

Quel contraste! c'est dans une cérémonie qui repousse toute manifestation religieuse que se produit cette solennelle affirmation de la divinité. Le Rappel dit que les paroles du poète ont été saluées par les cris de: Vive la République! Vive Victor Hugo! et des applaudissements. Des mères apportent leurs enfants au poète en le priant de les embrasser.

Autre manifestation à l'Église St-Augustin, à l'occasion de la fête de l'impératrice Eugénie. Une messe basse a été dite, à laquelle assistaient toutes les sommités du parti bonapartiste. A la sortie, on a entendu un cri de: Vive l'empereur! auquel a répondu le mot: silence! prononcé par un grand nombre d'assistants. Une ovation a été faite à M. Paul de Cassagnac.

M. de Lubowitz, le lieutenant autrichien venu à cheval de Vienne à Paris, a été invité à dîner chez le maréchal de Mac-Mahon.

Dans le mondédiploamatique on s'occupe beaucoup depuis quelques jours du double incident que les façons despotiques de M. de Bismarck viennent de susciter entre l'Allemagne d'un côté, et de l'autre la Russie et l'Autriche. Le refus d'une rectification de frontières opposé par M. de Bismarck à la Russie ne peut avoir pour effet d'amener une rupture entre les deux puissances; mais c'est un grief à ajouter à ceux dont la somme un jour produira un conflit entre les deux nations. On attend avec une vive curiosité de savoir comment l'Autriche répondra à la menace d'une rupture de relations judiciaires que lui a adressé M. de Bismarck parce que les tribunaux de Vienne n'ont pas poursuivi deux journalistes refusant de déposer en justice à propos du procès d'Arnim; grâce à M. de Bismarck on dira maintenant: il y a des juges à Vienne. Ce matin l'ambassadeur d'Autriche a eu

une longue entrevue avec le maréchal de Mac-Mahon. Comme personne n'assistait à l'entretien, on en est réduit à supposer que le différend entre l'Autriche et la France en a fait le sujet.

On a remarqué que, avant le conseil des ministres qui ne s'est réuni qu'après déjeuner, le maréchal avait eu une longue conversation en tête à tête avec M. de Broglie.

La grande réunion de toutes les gauches annoncée pour demain est ajournée à huitaine. Beaucoup de députés radicaux sont candidats aux élections municipales et ont dû demeurer ou retourner dans leurs départements. D'ailleurs, M. Thiers sera revenu dans huit jours, et toutes les fractions du parti républicain comptent sur son influence et sur ses ressources en fait de tactique parlementaire. L'indisposition qui l'avait forcé de garder la chambre pendant une journée n'avait, parait-il, aucune gravité.

M. Madier de Montjau n'a pas voulu attendre l'ouverture de la session pour faire de l'opposition: il vient d'écrire au ministre de l'intérieur pour se plaindre des obstacles opposés par les fonctionnaires de la Drôme aux réunions publiques dans lesquelles devait être soutenue sa candidature.

Le ministre répondra vraisemblablement qu'il ne répondra qu'à la tribune et devant l'Assemblée.

Ce n'est pas au Brésil que se rendait le maréchal Bazaine, mais à Madrid. Pour qui connaît le caractère de l'ex-maréchal et ses relations avec la reine Isabelle, il est bien évident qu'il ne se rend pas en Espagne pour s'y reposer. Attendons-nous donc à le voir jouer dans ce pays un rôle important.

Mauvaise bourse aujourd'hui. Les achats de rentes faits par les recettes générales ne suffisent pas à contrebalancer les inquiétudes que ramènent toujours les futurs débats de la chambre et l'effet produit par la hausse de l'escompte à Londres, quoique cette dernière mesure fut annoncée depuis plusieurs jours.

Paris, 16 novembre.

Le programme politique développé par M. Emile de Girardin dans la France ne produit pas grande impression et a peu de chance de réussir. Nous sommes arrivés à l'un de ces moments où les demi-mesures, les expédients destinés à prolonger le provisoire peuvent plus convenir à l'état des esprits: on veut une solution; or, M. Emile de Girardin, dans son programme en peut articles, recule toute solution au mois de novembre 1880, pour plonger la France dans une série interminable de scrutins. Il n'y a, dans le plan de M. de Girardin, qu'une seule chose praticable, c'est l'abandon des projets de lois constitutionnelles. Quant à prolonger les pouvoirs de l'Assemblée actuelle jusqu'à la fin du septennat, personne ne prend cette idée au sérieux.

Si les lois constitutionnelles sont ou abandonnées ou rejetées, alors il reste le pouvoir confié au maréchal de Mac-Mahon pour six années encore à courir, mais il n'y a plus de septennat, et, par conséquent il y a place pour prendre une résolution sur le principe d'un gouvernement définitif. Nous disons que l'intérêt et les traditions du pays ne permettent pas d'adopter un autre principe que celui de la monarchie; le jour où ce principe serait proclamé, comme le Roi n'est pas à choisir, qu'il existe par sa naissance même, nous répétons que le chef de la maison de Bourbon se trouverait, par ce motif, appelé à s'entendre et avec le dépositaire actuel du

Failliton du Journal de Roubaix DU 18 NOVEMBRE 1874.

- 7 -

LE BOUQUET de JASMIN NOUVELLE

III. LE GRAND PRÉVOT. — (SUITE).

« On prenait une collation apportée de la maison; dissimulé derrière une roche énorme, je prêtai l'oreille à la conversation. Elle était joyeuse, je vous jure; leur babillage et leurs rires ne laissaient guère supposer qu'on souffrait beaucoup de la proscription dont vous aviez frappé deux des personnes présentes. Mlle Morvan surtout était intarissable; sa voix claire et sonore dominait toutes les autres. Ah! mon lieutenant, ce n'est pas à nous qu'on adresse ces affectueuses plaisanteries, ces taquineries aimables, qu'elle prodiguait au receveur. C'est un heureux mortel, et je comprends qu'il se trouve suffisamment dédommagé là-bas des désagréments qu'on lui procure ici. Il paraît qu'elle est liée avec une cousine de susdit Duperré; le souvenir de celle-ci revenait souvent dans l'entretien. « J'ai reçu une lettre d'Emilie, dit-elle, elle me parle beaucoup de vous. »

(1) Repréduction autorisée pour les journaux qui ont traité avec la Société des Gens de lettres.

elle me demande si vous l'avez oubliée, si vous êtes toujours dans des dispositions aussi sères et aussi intraitables. Elle se déciderait facilement à venir ici, mais il faudrait auparavant que votre Hautesse daignât lui accorder un firman: je m'emploierai pour l'obtenir. Je lui avais parlé de la loterie que l'on doit tirer ces jours-ci au profit de la famille de ce pauvre pêcheur qui s'est noyé derrière la pointe; elle a tenu à offrir un lot, vous le verrez. »

« Elle avait aussi pour Pauline des paroles charmantes; elle l'assurait que la fin de son épreuve était proche, que son fiancé reviendrait bientôt, qu'elle serait ravissante sous sa couronne d'orange, et qu'alors tous les honnêtes gens du pays viendraient s'excuser auprès d'elle de s'être rendus, par leur faiblesse, complices de la méchanceté dont elle avait été victime. »

« Je ne dois pas vous le dissimuler, vous n'êtes pas en faveur auprès de cette demoiselle; votre nom ayant été prononcé, elle a parlé de vous dans des termes dont je suis encore révolté. »

« Jusqu'à quand, a-t-elle dit, ce capitaine sera-t-il donc la terreur du pays? Il me fait horreur; quand je le vois accompagné de son affreux chien, campé sur son gourdin et roulant ses gros yeux méchants, je me détourne de lui comme d'une bête malfaisante: qui pourrait supposer qu'un être si grotesque puisse être redoutable? »

M. Vaudrand mordit sa moustache

avec colère; le pharmacien l'observait, il reprit:

« Les oreilles ont dû vous tinter, mon lieutenant, car vous avez fait les frais de l'entretien; on a cité un assez grand nombre d'anecdotes peu charitables à votre endroit, entre autres celle d'un testament. »

« Passons, Horvais, et allons au fait. »

« M. Duperré ayant prononcé quelques paroles que je n'oserais rapporter, le vieux l'a arrêté. »

« — Patience! a-t-il dit, tout vient à point à qui sait attendre; contenez-vous donc quelque temps encore et laissez-le déployer sa mise en scène de capitaine Fracasse. Croyez-moi, l'heure n'est pas éloignée où cet homme qui tire toute sa force de la poltronnerie d'autrui, verra se détourner de lui avec dégoût tous ceux qu'il fait trembler aujourd'hui. »

« La conversation a pris ensuite un autre cours et ils ont exprimé l'intention de retourner à la Racinais: je me suis esquivé, en me disant que vous ne pouviez laisser plus longtemps ces gens-là vous braver impunément. »

« Non, vous avez raison, il faut que cela finisse. Oh! monsieur Duperré, vous l'aurez voulu, à nous deux! »

La figure de l'ex-officier, habituellement rouge, devint cramoisie; ses yeux lançaient des éclairs; il étreignait son bâton convulsivement, comme s'il aurait voulu avoir quelqu'un à frapper.

« Allons, Médor, debout! » dit-il ne donnant un coup de pied à son chien

couché auprès de lui.

Le pharmacien alla chercher son chapeau, tout en se frottant les mains et en disant:

« Ça va chauffer. »

IV

LA RENCONTRE.

Horvais rejoignit en courant Vaudrand, qui était déjà loin; celui-ci n'échangea pas une parole avec son compagnon, qui s'efforçait de régler son pas sur la rapidité de sa marche. Une personne qui avait le privilège de déplaire au tyran du pays, le devançait par hasard suivie d'un chien de petite taille.

« Pille, Médor, » dit-il.

L'animal, aussi méchant que son maître, se précipita sur l'épaveur qu'il laissa à moitié étranglé. Sans se détourner aux cris de la victime, Vaudrand poursuivit sa route et se rendit au cercle. C'était l'heure à laquelle le receveur de l'enregistrement y allait habituellement lire les journaux. Il venait précisément d'entrer et, comme il faisait une chaleur étouffante, il demanda un verre de bière.

M. Vaudrand dit quelques mots à l'oreille du garçon au moment où celui-ci allait lui porter; ce dernier resta cloué à sa place, debout, ne sachant ce qu'il devait faire. Le jeune homme ayant renouvelé sa demande, il continua de garder la même immobilité.

Le receveur comprit qu'on lui avait intimé la défense d'obéir; il se leva, prit le verre des mains du garçon et le plaça sur la table; puis il tira de sa poche

un petit pistolet finement damasquiné qu'il déposa à côté, après en avoir examiné la capsule; il but ensuite tranquillement et se mit à lire.

L'ancien soldat avait déjà fait un pas dans sa direction pour donner une sanction brutale à sa volonté; mais, en voyant cette attitude et cette résolution calme, impassible, il crut prudent de s'arrêter et proposa à un de ses voisins une partie de piquet.

Le silence le plus complet régnait dans la salle; M. Duperré lisait son journal comme si aucun incident ne s'était produit; puis, après avoir jeté une pièce d'argent sur la table, et remis son pistolet dans sa poche, il gagna la porte à pas lents.

Le spadassin était furieux; il avait cru remarquer un sourire sur la figure de quelques-uns des assistants, il devinait qu'on n'était pas fâché de le voir trembler à son tour. Il sentait qu'au premier symptôme de défaillance, les défections se produiraient parmi ses partisans; il était nécessaire de dissimuler son échec et de se préparer une revanche.

« Le lâche! s'écria-t-il en frappant du poing sur la table de marbre, le lâche! il m'aurait assassiné et frappé comme un chien; il croit avoir trouvé un moyen ingénieux pour ne pas se battre, mais je saurai bien l'y forcer. »

Il remplit la salle des éclats de sa voix et prit à témoin tous les assistants de la résolution inébranlable qu'il formait de tirer une éclatante vengeance